

12

AUTEURS ET ÉCRIVAINS

— Au fait, qu'est-ce que c'est un livre ?

Tu as posé ta question à brûle-pourpoint. Elle ne va pas de soi. Les enfants ont invariablement tendance à dénommer « livre » tout ce qui est imprimé et comporte plusieurs feuillets assemblés : journal, magazine, brochure touristique, pub, mode d'emploi... Une fois d'accord sur les questions de format, d'allure, de matériau, sur les différents lieux où on les achète, tu poses à ton tour la question que tu tiens en réserve depuis un moment.

— Et comment appelle-t-on celui qui écrit des livres ?

— Un écrivain, pardi !

— Alors, t'empresses-tu d'ajouter, un joueur de foot qui raconte sa coupe du monde dans un livre, c'est un écrivain ?

Hésitation. Ils mesurent le caractère hautement particulier de cette profession.

— Ben... On peut faire les deux. C'est un joueur de foot écrivain.

— Bien répondu. Autre question : pensez-vous que le joueur de foot a écrit lui-même son livre ?

Nouvelle hésitation.

— Il a peut-être une secrétaire qui l'a aidé ! avance un gosse, approuvé par des hochements de tête qui confirment qu'effectivement, le footballeur ne peut pas s'entraîner, jouer ses matches, rouler en Ferrari, dédicacer sa photo à ses fans, et être devant sa ramette de papier pour écrire sa vie. Faut être réaliste, quoique c'est vrai, il peut toujours la dicter sur un magnétophone à sa secrétaire, qui n'a plus qu'à recopier.

— Il a peut-être un nègre ! propose un autre enfant qui a entendu parler de la combine.

— Ah oui, c'est vrai ! répondent d'autres voix en échos, preuve que l'embrouille est, même dans les écoles, mieux connue que tu croyais.

— C'est quoi un nègre ? demandent tout de même la

plupart des élèves qui ne sont pas au courant.

Tu expliques donc, en corrigeant les contresens inévitables, puis, dans la foulée, les gosses, qui veulent en avoir le cœur net, te demandent si toi aussi tu as un nègre. À quoi tu réponds que tu as intégré depuis longtemps les lois d'abolition de l'esclavage, que tu refuses donc catégoriquement de faire marner un nègre à ta place, tout autant que d'être le nègre de quiconque. Et pendant qu'on est dans le registre de l'entourloupette, tu les informes (parce que tu prévois cette question – ils la posent tous – qui se trouve un peu plus loin dans leur liste) que tu ne te caches derrière aucun pseudo.

— J'ai eu assez de mal à accepter mon nom quand j'étais petit, maintenant que j'y suis habitué je ne vais pas m'en débarrasser. Entre lui et moi, c'est à la vie à la mort.

Mais tu n'en as pas encore terminé. Tu viens de leur montrer qu'écrivain c'est un de ces métiers qu'on peut faire exécuter par un autre, en prétendant être soi-même l'auteur du travail, qu'on peut même avoir du succès avec le boulot d'un inconnu indemnisé avec des clopinettes, être invité à la télé pour prendre des poses en dégoisant des mensonges et en tirer un max de tunes, hé, hé, c'est quand même le but de la manœuvre ! (Tu as aussi trouvé moyen de rappeler que, comme tout est dans tout et

réciiproquement, il arrive exceptionnellement que des footballeurs, des acteurs, chanteurs et tutti quanti n'aient besoin de personne pour faire leurs bouquins.) Tu as bien assaini la voie, mais il te reste encore à conduire ta cordée dans la dernière longueur de l'ascension, la plus aléatoire, vers le sommet. Tu demandes alors, façon de les stimuler :

— Est-ce qu'il suffit d'être l'auteur de son livre pour être écrivain ?

Là, gros silence ! Ils devinent une nouvelle malice, en embuscade. En fait, tu tapes carrément dans le dur.

— Vous prenez les boulangers, par exemple. Est-ce qu'ils fabriquent tous le même pain ?

L'exemple du boulanger est très riche, à cause des métaphores en pagaille qu'il te fournit : le ferment (fantastique tout ce que tu peux extrapoler d'images à partir du ferment !), pétrir la pâte (là, tu convoques carrément les dieux Mésopotamiens, lorsqu'ils malaxaient le premier homme), la laisser reposer, lever, la cuisson qui peut tout gâcher. Et la farine ! Semer, récolter, *si le grain ne meurt...* (mourir pour renaître) jusqu'au travail du meunier qui écrase le fruit pour extraire le nutriment – ici, c'est l'ombre de Neandertal qui plane sur toi, les chasseurs transformés en agriculteurs, le bond en avant de

l'humanité. Parole, avec ces trois mots : blé, moulin, farine, tu dérroules les millénaires. L'homme ancien et l'homme nouveau. Tu frises la symbolique du moulin mystique !... C'est pas rien, la boulange, quand tu y songes.

— Donc, le pain, tu reprends, pour sortir les enfants de leur silence, partout la même saveur ?

Bien sûr que non ! La réponse ne fait pas un pli, et, en une minute, tu connais toutes les boulangeries et tous les points chauds du quartier. Tu as plus de mal à savoir où l'on pétrit la meilleure miche. Celui-ci préfère la couronne de pain blanc, celle-là le parisien métissé aux quatre céréales, ou la bannette industrielle, le bâtard à l'eau de rose...

Néanmoins, au terme de cette discussion à bâtons rompus, tu es arrivé à tes fins : mettre en évidence la différence de talent des artisans et la variété de goûts des consommateurs. Alors tu calmes le brouhaha en concluant que :

— Pour les livres c'est un peu pareil. Celui que Malika et Jean-Guy ont adoré, laissera Justine totalement indifférente. Auxane se nourrit de romans d'aventures, pendant que Boubakeur préfère des histoires sentimentales, Leïla des histoires d'animaux, et Doryan ne veut pas sortir des énigmes policières. Et pour vous tous,

les livres que vous préférez sont les meilleurs livres du monde, même si, de temps en temps, vous arrivez à vous rassembler sur un titre que la maîtresse vous a fait apprécier, parce que c'est son métier de vous secouer les puces en vous faisant découvrir ce que vous ne connaissez pas, étant donné qu'elle est comme un guide, et vous comme des châteaux dont vous n'habitez que quelques pièces.

Et la visite continue...

Tu es alors en mesure de leur expliquer, en t'appuyant sur leurs préférences hautement respectables de lecteurs, que l'appréciation personnelle, le jugement, sont très difficiles à cerner, que nos goûts sont comme des miroirs, qu'ils reflètent notre portrait intérieur, composé des millions de sensations, de pensées, de sentiments qui se sont agglomérés pour nous construire, depuis que nous vivons et que ce portrait varie sans cesse, modifié par les émotions venues du monde extérieur – les copains, la classe, la famille, les infos... –, qui participent à notre métamorphose.

*

Les écrivains aussi, lorsqu'ils sont lecteurs des livres de

leurs confrères, fonctionnent de la même manière, mais leurs appréciations sur les autres, admiration ou persiflage, les incitent à la comparaison. Inévitable, ils font le même boulot :

— Et moi, est-ce que j'en serais capable ?

Parfois, la rencontre est violente. Un choc majeur qui ébranle. Un séisme :

— Ce bouquin-là, wouah ! L'auteur, chapeau bas ! Ça c'est un écrivain !

Tu es époustouflé. Tu sors de ta lecture, ramoné. L'équilibre précaire que tu essaies de maintenir entre pulsions de vie, pulsions d'échec, se fracasse et te fait basculer dans tes précipices. Tu mesures l'écart qui te sépare de ce champion. Tu te dis que tu ne le rattraperas jamais. Erreur, bien sûr, fatale erreur. Tu cèdes, malgré toi, à un réflexe de compétition incongru, parce que tu n'as personne d'autre que toi-même à rattraper, tu le sais, celui qui te tire en avant, l'enfant absolu...

Quand tu avais essuyé ta dernière tempête de lecture, tu t'étais raisonné pourtant, puis remis en ligne face à tes objectifs. Tu avais nettoyé ton domaine, effacé les traces du saccage et retrouvé le sens de ta quête d'auteur, te jurant de ne plus te laisser désarçonner... Las ! Ce nouveau coup de tabac te fait mesurer ta fragilité et tu n'oses pas te

remettre à écrire. « Je vais avoir l'air de quoi ? » Jusqu'à ce que s'insinue en toi comme une lueur, la pensée que c'est peut-être Lui, l'enfant énigme, qui t'a guidé vers cette lecture.

Parfois, au contraire, c'est la colère qui t'attrape devant un bouquin qui te tombe des mains à la deuxième demi page. Tu insistes, tu feuilletes, tu te dis que si ce texte a trouvé un éditeur pour le publier, et même des jurys pour le primer, il doit y avoir une raison, et tu t'escrimes à la chercher. Mais rien à faire. Ce truc ne vaut décidément pas tripette. Tu es blême. Tu subodores l'anguille sous roche, forcément, et tu râles, écoeuré, parce que tu as un mal de chien à caser tes textes, largement plus écrits que ce torchon, et que tu ne peux pas t'empêcher d'en vouloir aux autres d'avoir carrément plus de bol que toi !

Encore la comparaison ! Difficile d'y échapper, exténuant d'en sortir. En dépit de tes efforts tu restes tout de même, de façon récurrente, préoccupé par ta position sur la grande échelle de la littérature, qui hiérarchise les gens de plume, du plus petit au plus grand, et opère le tri entre les princes et les manants. Vers le haut, les écrivains. Au dessous, le peuple immense des auteurs.

— Et moi, chu où ? tu te demandes, crapahutant dans

ta paroi, en levant les yeux, toujours un peu trop haut.

Qui peut vraiment te donner ta position, latitude, longitude ? Le temps, certainement. Les siècles des siècles. L'ennui avec eux, c'est qu'il faut de la patience et que toi, c'est pas demain qui t'importe, c'est aujourd'hui. Du temporel costaud et pas des plans sur la comète. Ici et maintenant, comme dit l'autre.

Alors, tu te mets en quête de témoignages et tu énumères ceux qui pourraient te fournir des indices : la vente de tes livres (bof !), les applaudissements (en dépit des belles surprises, c'est plutôt le régime ventre plat), on parle de toi dans les journaux (lesquels ?), à la radiotélé (la quoi ?). Maigre pitance ! Ton quotidien se montre on ne peut plus économe de signes extérieurs de reconnaissance et comme tu ne veux pas sombrer dans la neurasthénie, tu t'obliges à laisser de côté ces histoires de positionnement. Tu te récites comme une litanie, les noms des écrivains monstrueux qui trônent sur l'Olympe de l'écriture et que tu portes en toi. Ils ont façonné tes apprentissages, allumé tes enthousiasmes et tes révoltes. Ils nuancent tes pensées, tes regards sur la vie et parlent souvent lorsque tu crois parler. Ces maîtres-là forment une classe à part, le sommet de ta hiérarchie personnelle où tu n'entreras jamais, et tu te décides à laisser tomber ces histoires de taille et de

niveau. Tu te prends à songer :

— Et si on avait tous, moi comme les copains, bien lotis, mal lotis, ce que nous méritons, pas plus, pas moins ? La juste mesure.

L'acceptation neutralise l'aigreur. Tu t'adoucis, tu vois ton boulot qui t'attend, tu te décides à suivre l'exemple de Sisyphe et tu recommences à rouler ton petit caillou, peinard, sans relever le nez de ton sentier.

Et tu te crois tiré d'affaire ? Mauvaise pioche ! Pour un temps seulement, pour un temps. Car une voix venue de tu ne sais où te susurre malicieusement, le lendemain, une semaine après, par surprise : « Oui mais, il y a auteur et auteur ! » Tu opines en écho, ennuyé. Tu sais à quoi elle pense, la matoise. Tu préférerais éviter le sujet, mais bon, il va encore falloir que tu ailles au charbon, pour rappeler que le vaste ensemble des auteurs est coupé en deux par un fossé quasi infranchissable, distinguant ceux qui comptent pour de faux : les auteurs pour la jeunesse, et ceux qui comptent pour de vrai : les auteurs pour la vieillesse. Une quasi ligne de démarcation, ce fossé ! Le rift des Lettres, parfaitement !

De quoi, de quoi, je rêve ? Doucement les basses ! On les connaît les arguments ! Inutile de nous refourguer les

mêmes noms connus qui ont cartonné d'abord en littérature vieillisse et qui ont produit ensuite, toute notoriété acquise, des bouquins pour les gamins, en signe de leur grande magnanimité, ou pour s'accrocher un pin's marrant au revers de leur veston, ou attirés par les petits enfants, après tout, mais pas comme toi, à leur façon. Écrire pour la jeunesse façon aumône ! Le seigneur distribue ses restes aux indigents et aux bancals ! Et les médias de s'extasier sur l'immense générosité du maître ! À d'autres ! Qu'on ne nous fasse pas non plus le coup de l'arbre qui cache la forêt avec Harry Potter, s'il vous plaît ! Agiter l'exemple d'un phénomène en sous-entendant vachardement : « La preuve qu'on peut réussir en écrivant pour les jeunes ! Ceux qui n'y arrivent pas sont des mauvais ou des jaloux ! » L'argumentaire n'est pas nouveau et on a déjà donné, merci ! Vers 1980, l'arbre s'appelait Michel Tournier, espèce française, notamment pour son livre *Vendredi ou la vie sauvage*. Il voisinait avec une variété américaine du nord : Bruno Bettelheim, avec sa *Psychanalyse des contes de fées*. Dans les rédactions des magazines pour nanas, ou des grands hebdos d'investigation snobs, on s'est soudain mis à se shooter à la poudre de Perlimpinpin en se pâmant ! « Je reprendrais bien une sniffée de Cendrillon, chérie ! Les enfants sont

vraiment trop, han ! »

Que l'on me comprenne bien, les écrivains que je viens de citer ne sont absolument pas responsables de l'utilisation que l'on faisait de leur talent et je ne me permettrai pas, moi, petit scarabée, de contester des œuvres qui en ont inspiré tant d'autres, enthousiasmé tant de lecteurs et profondément marqué une époque. Je ne désire que souligner un mécanisme qui nous faisait colère, à nous autres microscopiques, et montrer comment les médias s'emparaient d'un livre, à grand renfort de fanfare, pour mieux cacher leur ignorance et leur mépris de l'entier domaine littéraire auquel ce livre appartenait ou se référait. Leur prétention à professer avec arrogance ce qui seul comptait, nous irritait profondément, nous qui creusions au cœur de la mine et savions parfaitement de quelle richesse le gisement était alimenté.

On peut évidemment m'objecter que chaque rédaction est libre de ses choix éditoriaux, de s'intéresser à ceci, de se battre l'œil de cela, d'être ouverte ou bornée, curieuse ou imbue de son pouvoir. Certainement, et on me permettra donc à mon tour, d'apprécier ces choix. Mais qu'on ne s'étonne pas que cette infatuation dédaigneuse ait eu sur nous l'effet de la muleta devant le taureau et nous

ait fait redoubler de fureur, en nous donnant l'espoir d'abattre les murs de la forteresse. On allait vaincre, bien sûr. Pas de doute là-dessus. Quelle forteresse ? Vaincre quoi ? Une conception globale, une culture de l'enfance, rien de moins ! Un état d'esprit bêtifiant et infantilisant, entretenu par des gens qui, à longueur d'articles ou d'émissions, se présentaient justement comme des champions de la liberté, des parangons de l'émancipation. Un comble, non ! Ça me collait carrément la rage aux dents ! Pour changer la donne, il nous fallait imposer une autre conception de l'enfance, fondée sur le respect, l'éducation, l'exhortation à la réflexion, à l'éveil, au développement harmonieux... dont nos livres, en offrant de multiples illustrations, se posaient en véritables partenaires. Sacré programme ! Et j'hésite, à distance, entre hausser les épaules ou m'attendrir devant ce défi impossible.

Pour l'appliquer, rien de plus simple : être présents, envahir la place, attaquer tous azimuts, au plan national, comme au plan local, relayés par les militants associatifs et pédagogiques, rameutables chez les enseignants, les bibliothécaires, les parents, les syndicalistes...

Au national, il fallait convaincre les médias, clé de voûte du système, qui pouvaient devenir des diffuseurs puissants, si on les gagnait à notre cause : porter un autre

regard sur les productions pour la jeunesse : littérature, théâtre, chanson...

Ensuite, manifester avec éclat le dynamisme de l'édition pour la jeunesse et sa vitalité économique, et pour cela organiser une grande fête annuelle du livre.

Enfin, et parallèlement, persuader l'État de développer des bibliothèques pour la jeunesse dans les écoles et dans les communes. Donc deux sortes de sous : des pour les bibliothèques d'école et des pour les bibliothèques municipales. Problème : comme tous les solliciteurs allaient taper dans la même caisse, en frappant à des portes différentes, la concurrence promettait d'être sévère. Le pompon des subventions ne serait pas décroché par le projet le mieux argumenté (ils l'étaient tous, par définition), le plus prioritaire (ils l'étaient tous également ; on parlait de si bas), mais par le réseau de relations le plus en cour, les arpenteurs de couloirs ministériels les plus assidus.

Tout bien pesé, l'élection de Mitterrand, en 1981, et l'arrivée de la gauche nous ont tout de même facilité la tâche. On parlait et on était écoutés. Le pied ! On allait déchanter, forcément, au cours de cette fameuse période de lendemains qui chantent. Mais chaque chose en son temps et reconnaissons qu'on a poussé quelques pions.

Côté médias. Des tentatives, avec des réussites et des échecs.

Télé d'abord, la reine.

La ligue de l'Enseignement avait le vent en poupe depuis que Tonton avait pris l'Élysée. Parmi tous ses services aux associations, elle gérait une cinémathèque et s'y connaissait question cinoche et caméras. Elle publiait notamment une revue critique *Image et son*, tenue par des peintures ; une référence chez les cinéphiles. La télé la titillait aussi. Elle projetait d'ajouter à ses publications, un ambitieux magazine (*Antennes*) sur les médias de l'audio-visuel, télé, vidéo... En toute cohérence avec ses principes (les productions doivent accompagner la réflexion), son service culturel conçut alors un projet d'émission sur les livres pour la jeunesse, dont *Trousses-livres* serait le socle, le fer de lance inspirateur.

Après bien des palabres, une émission vit le jour, *Bouquin-Bouquine*, mais aux conditions de la chaîne publique. Normal ! Antenne 2 tenait les trois mamelles de la logistique : fabrication, diffusion, picaillons. La Ligue apportait le concept, son esprit, sa philosophie laïque, son réseau associatif, son humanisme (du vent quoi, à côté des poids lourds d'en face !) et mettait à disposition (du vrai

concret, pour le coup) une de ses spécialistes du livre pour la jeunesse : **Odile Limousin**, par ailleurs critique au *Monde de l'Éducation*, qui porta cette émission hebdomadaire à bout de bras pendant quelques années.

L'émission était ambitieuse, et prétendait dire beaucoup en peu de temps. Pour une fois qu'on pouvait parler de haut, avec tout le retard à rattraper ! Elle présentait une actualité de l'édition, au début en tout cas, et mettait l'accent, à l'aide d'un petit scénario, sur un bouquin, récemment publié, d'un auteur contemporain.

L'émission, telle que nous l'avions conçue, se réduisit au fil des mois, comme peau de chagrin. Quelle idée aussi de mettre en scène un livre ! Une équipe de tournage, en extérieur, et puis quoi encore ! Trop cher ! Les bancs titres, c'est moins de souci, meilleur marché et c'est plus vite torché. De toute façon, une émission pour les gamins... Un peu de baratin, en appui de deux trois images... Ils n'y verraient que du bleu.

Je n'ai pas été surpris.

Au cours de la période de négociations entre la Ligue et Antenne 2, **François Ruy-Vidal**, qui participait régulièrement à cette époque au comité de rédaction de *Trousses-livres*, avait obtenu un rendez-vous avec **Jacqueline Joubert**, grande manitou des émissions pour

la jeunesse. Il m'avait proposé de l'accompagner. Petite rencontre entre deux portes. La dame, amusée par ces laïcs, avait écouté François qui parlait éducation, intelligence, échange, talent, créateurs d'aujourd'hui... Charmants messieurs ! Nous sommes ressortis sans illusions et la suite a confirmé. L'émission, née sous des auspices socialistes, dura, en gros, ce que durent les roses.

Presse écrite.

Tous nos espoirs étaient dans le fringant *Matin de Paris*, héraut du nouveau pouvoir. Ils n'ont pas fait long feu. La directrice de rubrique avait beau être, à l'époque, une coqueluche des Belles Lettres, ses notes de lectures à la sauce « ma chérie, c'est fou ce que c'est drôle ! » ne valaient pas mieux que les œufs clairs, pondus par les cocottes de *Elle*. Un mix bâclé des prières d'insérer des éditeurs. La publi information, même griffée par une star, reste de la publi information. Pas la peine de lire les bouquins. Les albums de trois mille signes, à la rigueur, à la j'te feuillette ça vite fait, sur un coin de table, mais les romans !... Pas un milligramme d'opinion ! Affligeant ! Le parisianisme progressiste de la gauche caviar qui pointait son museau était à des années lumières de nos tartines aux ersatz de lump !

Rien à espérer non plus, du côté des révolutionnaires de *Libé*. Les meneurs, issus de la clique sorbonnardo-m'as-tu vu, qui s'étaient aiguisés les dents sur les pavés, en étaient sortis avec une maousse envie de s'empiffrer, bien décidés à jouer des coudes pour tirer les meilleures places de la société de consommation qu'ils avaient conduit leurs troupeaux à contester. Ils n'allaient sûrement pas trouver moyen de se caler les côtes avec le menu fretin de nos livres pour gamins !

Je termine par du sucré : la radio. Essai réussi et transformé, à *France Inter*, par **Patrice Wolf**, qui militait pour une prise en compte des créations pour la jeunesse dans les médias, au sein de son association *Astéroïde*. À l'heure où j'écris, il s'y trouverait encore. *L'as-tu lu, mon p'tit loup*, le seul rescapé de toutes ces tentatives passées.

Toujours national, mais au plan économique, l'agitation résolue de ce temps-là, conduisit en 1983, à la création du *Salon du livre pour la jeunesse*, à Montreuil, conçu et porté par Rolande Causse. D'autres ont suivi. Mais, malgré son dynamisme éditorial et son poids économique, le livre pour la jeunesse n'a jamais pu se défaire de la futilité, de la curiosité amusée, au mieux de l'indulgence qu'il a toujours

inspirées aux gens de pouvoir.

Pour ce qui est de l'échelon local (j'y reviendrai plus loin), les concurrences entre les appareils nationaux se sont évidemment répercutés sur le terrain, où l'on s'est parfois frittés entre sujets de baronnies différentes, jusqu'à ce que chacun trouve ses marques et sa vitesse de croisière.

Cela dit, et pour conclure un instant, en dépit d'avancées significatives et de conquêtes éclatantes, la jeunesse n'a jamais pu faire jeu égal avec la vieillesse — c'est presque risible de penser qu'on l'espérait —, et le mur de la honte continue toujours de séparer leurs deux littératures.

Une chose est claire, en tout cas : quels que soient les fragments de territoires grappillés, ici et là, quand on écrit pour les gamins, on reste étiqueté, estampillé gamin, riquiqui, lilliputien morveux, quoi que l'on publie ! Petits humains, petits auteurs ! Certains directeurs de collections de littérature générale sont même convaincus et soutiennent mordicus, que les livres pour la jeunesse ne sont que des *produits*, équivalent du politiquement correct *sous littérature*. En non politique et en non correct traduire par *sous merde* ! C'est ainsi. Chez nous, le statut des lecteurs auxquels nos livres s'adressent (impossible de dire

mes lecteurs ! Le possessif, ça fait cheptel et maquignon.)
détermine inmanquablement, par une sorte de mimétisme,
le statut de l'auteur. En d'autres termes, auteur *pour* la
jeunesse égale demi-portion, avorton ! C'est du made in
France, pur jus. Encore un coup de l'exception culturelle !
Les anglo-saxons n'ont pas de telles œillères.

Le handicapé a la main sacrément lourde quand on
chemine par des voies sensibles, à l'intérieur de l'enfance.
Devenir un jour écrivain dans ces conditions-là, c'est plus
coton que de trouver un champ pétrolifère dans son jardin.

*

Il est tard. Tu as quitté les élèves depuis longtemps.
Dans le train ou en voiture, tu songes à eux. Ils vont
t'accompagner quelques jours, puis leurs visages
s'effaceront et d'autres prendront leur place. Quels qu'ils
soient, ils demeurent. Des détails de votre conversation te
restent, mais l'articulation des arguments, l'enchaînement
des questions et des réponses, qui conduit à la
compréhension, à l'éveil, disparaît déjà et tu ne cherches
pas à les retenir. L'essentiel a été dit, puisé dans ce
bouillonnement qui te brasse les viscères, dans ta colère
permanente que la pédagogie t'oblige à adoucir, et qui

s'alimente au jour le jour des dénis de l'enfance, des injustices, de la condescendance, ou des complicités factices des marchands du temple et de leurs flatteries, que tu reçois comme des souillures et des insultes.

Dans ta course de relais, tu as transmis ton témoin. *Livre, auteur, écrivain*, les enfants ne vont certainement plus prononcer ces mots de la même façon qu'avant ta visite. Combien de temps résisteront ces variations et ces nuances ? Cela ne dépend plus de toi. Tu n'es pas totalement satisfait, tu ne l'es jamais, mais tout de même. Tu ranges cette rencontre, dans le chapitre de ton anthologie. Elle est de celles qui t'encouragent à poursuivre.

Une question te revient à l'esprit, désarmante, à laquelle tu ne sais pas répondre. Les enfants, pourquoi vas-tu les voir ? Pourquoi cette assiduité, qui t'emporte bien au-delà des justifications et des contraintes de ton métier ? Une énigme que tu ne désires pas réellement percer. Tu te méfies de la lumière et tu préfères maintenir de la pénombre, autour de ce mystère. Comprendre ! À tant vouloir découvrir ce qui te fait agir, tu crains de rester pétrifié par la vérité. À tant vouloir aseptiser la vie de ses excès, tu redoutes d'en mourir de pureté. Quel bénéfice à

tirer d'une lumière assassine ? Maîtriser ? Jusqu'à quel point de non retour effaré ? Tu sens une fracture à l'origine de ton obsession de communication et de partage, tu ne le nies pas. Une blessure ancienne, qui entretient une sorte d'immaturité. Mais la soigner – la guérir peut-être ? –, et voir cette source tarir... Quelque chose de ton enfance l'alimente, une dépendance, la mort d'un passé que tu n'as pas encore acceptée et que tu entretiens. À une époque où l'on redécouvre la valeur du deuil, où l'on voit des cohortes de fringants psychologues, investis de leur nouvelle fonction sociale, s'empressez de faire passer par pertes et profits, la moindre souffrance de l'âme, tu ne veux pas faire ton deuil de cette douleur sourde, qui fait ton incomplétude, mais qui te rend vivant.

Tu ne vas pas dans les classes comme en repérage, évidemment, traquer les goûts des gosses, leur faire inventer des scénarios que tu développerais ensuite dans tes livres, pensant avoir ainsi plus de chances de les capter, ou pire encore, tester tes textes en chantier, tes procédés, tes effets. Risible, franchement désopilant !

Tu ne peux pas affirmer non plus, que tu t'y rends en toute gratuité généreuse, sans espoir d'aucun retour. Tu n'es pas assez désintéressé pour cela, et tu sens bien qu'en

plus de ta joie d'avoir accompli ton travail, tu ne t'en sors pas indemne. Tes convictions ne sont pas d'un tel métal que rien ne puisse les altérer. Tu quittes une classe, portant dans le cœur une empreinte étrangère que tu perçois confusément, et qui, au fil des ans, sans que tu puisses la nommer, te modifie en profondeur. C'est une métamorphose imperceptible. Une montée graduelle de lumière qui te fait penser à l'aube. Tu la sens agir et ta manière d'écrire en porte la trace. La sobriété te préoccupe, le dépouillement. Tu espères te rapprocher des enfants avec tout ton bagage, clarifié, épuré, sans pour autant renoncer aux exigences de la complexité.

Alors ?

Une classe est peut-être un bain de jouvence, pas celle illusoire des instituts de beauté, mais celle qui fit plonger Gilgamesh au fond de la mer pour en cueillir l'herbe fameuse, dont il espérait tirer une seconde existence, hélas dévorée par le serpent. Derrière les façades sociales et affectives des enfants, marquées par les mêmes travers que la tienne, se trouve cette essence de vie, non encore affadie, disponible, accessible, alimentée par le feu de fraîcheur du grand foyer central. Toute rencontre avec eux devient alors une occasion de tremper tes lèvres dans cet élixir, pour sentir se lever sur toi le souffle bienveillant des

origines, ajuster ta tessiture à la leur et réaccorder ta voix.
C'est cette régénérescence aux promesses d'aubépine que
tu recherches.

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com